Document généré le 13 juil. 2025 11:50

Culture

Groupe de voisinage et remaniement des identités en « Nouveaux Villages » de région parisienne

Jean-Louis Siran

Volume 6, numéro 1, 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1078441ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1078441ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)
2563-710X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Siran, J.-L. (1986). Groupe de voisinage et remaniement des identités en « Nouveaux Villages » de région parisienne. *Culture*, *6*(1), 55–60. https://doi.org/10.7202/1078441ar

Résumé de l'article

Cet article aborde l'étude d'un phénomène récent en France, celui des « Nouveaux Villages », définis comme des ensembles d'habitations individuelles groupées, généralement construits en périphérie de grands centres urbains. Deux de ces ensembles sont examinés (Torny et Vélicourt en banlieue de Paris) dans le but d'y documenter les ajustements sociaux (groupes de voisinage et remaniement des identités) qui sont associés à ce nouveau type d'habitat.

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Groupe de voisinage et remaniement des identités en « Nouveaux Villages » de région parisienne

Jean-Louis Siran
C.N.R.S., Paris

Cet article aborde l'étude d'un phénomène récent en France, celui des « Nouveaux Villages », définis comme des ensembles d'habitations individuelles groupées, généralement construits en périphérie de grands centres urbains. Deux de ces ensembles sont examinés (Torny et Vélicourt en banlieue de Paris) dans le but d'y documenter les ajustements sociaux (groupes de voisinage et remaniement des identités) qui sont associés à ce nouveau type d'habitat.

This paper looks into a new urban phenomenon in France: the "New Villages" are ensembles of grouped individual houses generally built on the outskirts of large urban centers. Two "New Villages" are here examined (Torny and Vélicourt on the outskirts of Paris) with the objective of documenting the social adjustments (neighborhood groups and reorientation of identities) appearing in this new type of settlement.

Depuis 1976, le nombre de maisons individuelles construites chaque année en France est supérieur à celui des logements collectifs. En 1978, la proportion de maisons individuelles sur l'ensemble des logements construits dans l'année était supérieure à 60%; le tiers était produit sous la forme d'ensembles d'habitations individuelles groupées: « clos », « parcs », « domaines », « hameaux », « Nouveaux Villages »[1].

Sans qu'il y paraisse encore, c'est donc déjà plus du cinquième de la construction annuelle de logements qui s'opère sous la forme des « Nouveaux Villages » (en retenant désormais ce seul terme, dont l'usage générique est le plus répandu). Il vaut donc peut-être la peine d'y aller voir. Ce que j'ai pu faire en 1976, grâce à un financement du Plan-Construction qui avait lancé l'année précédente un appel d'offres sur les « modes de vie » susceptibles d'être liés à différents types d'habitat dont, précisément, les Nouveaux Villages.

Le thème m'avait intéressé, car il m'avait semblé offrir la possibilité de promouvoir une approche ethnographique de notre propre société, l'ethnographie ne constituant pas, à mes yeux tout au moins, une discipline particulière, mais une manière particulière de se situer par rapport à l'objet dans le champ général de la sociologie. C'est dire qu'il est ici question de méthode et non pas de

techniques : questionnaire, interviews, histoires de vie, journal d'observation, ne définissent en rien le rapport à l'objet, lequel ne peut être qualifié que par l'orientation de la recherche.

À l'opposé des sciences nomothétiques (pour reprendre les termes proposés par Radcliffe-Brown) qui visent à dégager, sinon des lois, du moins des régularités, valables en général pour un certain univers de faits défini sous un découpage catégoriel du réel (et qui affrontent donc immédiatement le problème de la représentativité de « l'échantillon » des matériaux soumis à l'analyse) ; on parlera d'ethnographie (d'approche idiothétique) quand on visera à reconstruire la singularité des faits observés : dans la perspective non plus d'inférer des propositions générales à partir d'un nombre d'observations forcément limité, mais de dégager des relations significatives entre différentes dimensions constitutives de l'objet. Significatives, c'est-à-dire porteuses d'un sens qu'elles donnent à comprendre.

Le problème n'est donc plus celui de la représentativité de l'échantillon par rapport à l'univers général sur lequel il s'agit de produire un discours affecté d'un degré de vérité, mais celui de l'intelligibilité de l'objet singulier dans son unité propre, qui pourrait donc être affecté d'un degré d'existence, en raison directe de son autonomie relative par rapport à la formation sociale qui le produit comme l'un de ses moments particuliers.

Du coup le danger sera double :

(1) — *d'hypostasier* l'objet comme existant en soi, dans la mise entre parenthèses des déterminations extérieures qui le produisent ici et maintenant, dans l'unité particulière où se prennent là ces déterminations.

(2) — *d'inventer*, d'autre part, cette unité interne, et ne construire, en fait, que l'artefact imaginaire d'un découpage aveugle du réel, produit dans l'abstraction d'une simple nomination, urbanistique par exemple, de l'espace[2].

Ce double écueil est donc celui d'un empirisme bon enfant, voué à la vénération idolâtre du « donné », de tout donné, sans que soit jamais posée la question de ce qui là le « donne ».

La question est donc celle du « degré d'existence » de l'objet, c'est-à-dire de la possibilité ou non de le penser *concrètement* : dans l'unité particulière de ses déterminations.

Il va de soi qu'à une telle question il ne peut être répondu qu'après coup dans la reproduction théorique de ce qui le produit comme tel dans le réel. J'évoque ici cette remarque de Célestin Bouglé, que l'ensemble des voyageurs qui se trouvent temporairement partager le même espace d'une diligence ne constituent en rien un groupe social. Mais qu'apparaisse à l'horizon une bande d'Indiens arborant leurs parures de guerre et que volent les premières flèches : un groupe alors se constitue dans son unité interne, par la réponse collective qu'il va devoir donner à la négation extérieure dont il est menacé.

À vrai dire, une telle affirmation (encore toute soumise à l'exigence durkheimienne d'une constitution de la sociologie comme discipline particulière dans la négation radicale d'un quelconque rapport à la psychologie) doit être nuancée. Car bien avant l'arrivée des Indiens, les voyageurs ont eu le temps de s'observer, identifiant chacun des autres à travers son vêtement, ses gestes, et sa manière de s'installer. Il n'est pas dit non plus qu'une interaction n'ait pas commencé à s'établir où un réseau de relations a pu se constituer, structuré sous divers enjeux, de séduction ou d'affrontement par exemple.

La question reste donc ouverte — en ce qui nous concerne — de savoir si, grâce au rapprochement dans l'espace d'une collection d'individus jusque là étrangers, a pu se constituer une unité sociale, et sous quel processus. A priori, nous n'avons aucune sorte de garantie que les « Nouveaux Villages » constituent autre chose qu'une simple rubrique de l'Indicateur Bertrand[3] : le comble de l'abstraction, donc ! Et c'est seulement d'y aller voir qui pourra nous apprendre s'il en va ou non autrement, en posant la question de savoir si un réseau particulier de relations s'y instaure et comment.

J'ai choisi deux Nouveaux Villages de la région parisienne aussi différents que possible l'un de l'autre. L'implantation de « Torny » dans la région de Corbeil résultant de la seule stratégie foncière suivie par son constructeur, le premier producteur mondial (américain, bien sûr) de tels ensembles d'habitations individuelles groupées, et qui s'adresse en France à une population de cadres supérieurs et moyens (64%) et de dirigeants d'entreprises (11%) ; tandis que « Vélicourt » (sur le plateau qui domine la vallée de Chevreuse à proximité de Gif-sur-Yvette) a été conçu à l'initiative d'une commune rurale sur le déclin, et qui en avait confié la réalisation à une société anonyme d'H.L.M. pour une population d'ouvriers qualifiés et petits techniciens (44%), encore qu'on y rencontre aussi des employés (20%), ainsi que des cadres moyens (18%) ou supérieurs (18%). En sont toutefois absentes les couches les plus démunies de la classe ouvrière, l'organisme H.L.M. étant beaucoup plus vigilant à faire respecter un seuil minimal de revenu (garant de ce que pourront être honorées les traites) que le seuil maximal au-delà duquel on n'aurait plus droit, en théorie, à bénéficier de ce mode de financement.

Le Nouveau Village de Vélicourt ne compte, de surcroît, que 141 maisons, alors que 1 200 sont déjà construites à Torny. On retiendra toutefois que le Nouveau Village de Torny lui-même est traversé d'une différence importante entre un ensemble de maisons individuelles en bandes désigné comme «la Colline» et l'ensemble de maisons séparées désigné comme «le Parc»: 70% des ménages de la Colline avaient en 1976 un revenu mensuel inférieur à 8 000 F, tandis que 84% des ménages occupant les premières tranches du Parc gagnaient au moins cette somme.

Il est tout d'abord remarquable que pour aucune des personnes rencontrées[4], tant à Vélicourt qu'à Torny, l'habitat néo-villageois n'a fait l'objet d'un «choix», ni-même, bien souvent, la maison individuelle, dont on nous dit pourtant qu'elle serait l'objet d'une «préférence largement majoritaire des Français». Il se trouve au contraire que chez ceux, en tout cas, qui habitent la forme actuellement dominante de production de ce type d'habitat, elle n'est que le succédané de ce dont on avait d'abord rêvé.

Mais ceci n'apparaît que lorsque l'on demande aux habitants, non pas de dire ce qu'ils sont venus chercher là (on ne recueille alors que l'élaboration secondaire venue justifier après coup la conduite), mais de retracer précisément le cheminement selon lequel ils en sont venus à habiter là, dans le moment même de la quête d'un nouveau logement.

Ce cheminement peut être de deux sortes:

— Ou bien l'on aspirait à devenir propriétaire de son logement. La perspective d'avoir à s'endetter lourdement pour de nombreuses années induit alors la formulation d'exigences — en termes de surface intérieure notamment — qui font qu'aucun appartement n'est plus accessible en ville, compte tenu des revenus limités dont on dispose. À défaut de pouvoir habiter les quartiers les plus résidentiels de la ville (qui ne sont d'ailleurs la plupart du temps évoqués que comme inaccessibles, donnés d'emblée comme tels sans qu'en ait même pris la peine d'y aller voir), on se résigne donc à chercher quelque chose en banlieue, où l'on préfère alors (c'est-à-dire en un second temps, une fois qu'on a renoncé à habiter «place Dauphine», ou «Neuilly») un pavillon. Mais là encore, on découvre assez vite qu'il faudra s'éloigner de la banlieue proche où l'on avait d'abord commencé à chercher, pour arriver de proche en proche, et au prix de renoncements successifs, jusqu'à l'extrême périphérie de l'agglomération, où la proximité de la nature suggère alors évidemment le thème consolateur d'un autre mode de vie, marqué non plus au sceau de la perte et du renoncement, mais de l'accès à un univers différent, protégé de la pollution et des encombrements urbains, et régénéré au contact de la campagne environnante. Commence alors un travail de reconstruction dans l'imaginaire, où l'on oppose, par exemple, les «raisons profondes» aux «circonstances» qui font qu'on est venu habiter là: «au fond je n'ai jamais aimé la ville», «je suis un campagnard», etc. Et c'est ce genre de discours que recueillent alors les instituts divers de sondage d'opinion, qui nous renvoient donc de partout l'idée de cette «préférence majoritaire» bien connue.

— ou bien l'on aspirait à jouir à la fois d'un appartement en ville et d'une maison à la campagne et les revenus limités du ménage ont fait, là encore, qu'il a fallu se résigner à résider dans cet entre-deux où l'on ne jouit plus, en fait, ni de l'un ni de l'autre: ce qui restera, là encore, à réparer dans l'imaginaire.

Car il n'est plus question de retourner en ville y jouir du spectacle et de la marchandise quand on y a déjà travaillé pendant la journée et que, pour en revenir, il a fallu affronter, en effet, le trajet et, souvent, les encombrements. Ni pour celles des femmes qui ne travaillent pas de s'y rendre en semaine (à supposer seulement que la chose soit possible, c'est-à-dire qu'elles disposent d'une seconde voiture). Car plutôt que de s'avouer qu'on est venu habiter là, loin, si loin de la ville, contraints et forcés par l'inaccessibilité de toute maison qui eût été plus proche, on préfère se dire qu'on a «choisi» de venir là pour veiller au «bonheur des enfants». N'être pas là à midi pour leur préparer le repas, ni à la sortie de l'école pour les accueillir et les entourer, serait dénoncer la fonction défensive d'un thème dont la prégnance est aussi grande que celle de «l'environnement naturel» auquel il est associé. Prisonnières de leurs enfants pendant la semaine, ces femmes aimeraient bien pouvoir, de temps en temps, aller tout de même en ville où elles n'ont plus accès de manière autonome. Mais leurs maris n'ont pas davantage envie d'y aller le dimanche qu'en soirée, après les contraintes de transport auxquelles ils ont dû se plier toute la semaine pour offrir à leurs femmes la chance inouïe (à leurs yeux) de vivre en permanence dans un espace protégé dont ils ne peuvent jouir, eux, que le samedi et le dimanche.

De la ville on n'a donc plus aucune pratique: on ne se résout à s'y rendre que contraint et forcé, une ou deux fois l'an, par exemple, pour un achat qu'il est tout à fait impossible d'effectuer dans les environs. Mais on sera heureux de savoir que «si l'on voulait», on pourrait très bien aller au cinéma à Montparnasse ou prendre un pot à la sortie; tandis qu'on se contentera, en fait, de ces succédanés de ville que sont les centres commerciaux de la région, ou l'Agora d'Evry, par exemple,

dont on laisse entendre plus loin que c'est, au fond, « mortel », et que « le Père Lachaise est joyeux à côté ».

Quant à la forêt, ou aux étangs environnants, pas question non plus de s'y rendre, car ce serait faire comme ces malheureux Parisiens, qu'on plaint tellement de devoir supporter le bruit, les odeurs de la ville, contraints qu'ils sont de s'en « évader » le dimanche. On préfère vérifier qu'on a bien *accédé* à un mode de vie différent (et non dû *renoncer* aux lieux où l'on avait d'abord cherché à habiter) en ne bougeant plus de chez soi : on se contente alors de tondre sa pelouse ou arroser ses fleurs, et de réactiver les images de la nature environnante correspondant à la pratique qu'on en avait *avant*, et dont la réelle proximité spatiale permet de colorer un jardin dont on ne sortira plus.

On pense à Lichtenberg et son couteau sans lame auquel manque le manche, et les habitants de Torny et Vélicourt aussi, qui passent leur temps à échanger des signes de loisir et de liberté pour mieux se protéger de reconnaître le double manque où il sont pris[5].

Le Nouveau Village est donc donné d'emblée comme espace doublement séparé (de la ville, comme de l'environnement immédiat) où se trouvent rassemblés des groupes domestiques aux revenus relativement proches les uns des autres (le tri étant opéré par le prix des maisons construites au cours d'une même opération) et de structures internes voisines (en termes de classe d'âge et de génération), qui se trouvent pris de surcroît dans un même et double mouvement, d'accession à la propriété et de passage de l'appartement à la maison individuelle ; et dans un même travail (où chacun se soutient du travail similaire où s'engagent les autres) d'avoir à méconnaître les divers renoncements auxquels il a bien fallu consentir pour trouver enfin un lieu d'ancrage où loger sa famille et s'inscrire dans l'espace.

Ces proximités objectives et cette dynamique engagent du même coup la population rassemblée en ce lieu séparé dans un processus de co-identification[6], où chacun va tendre à s'identifier aux autres sous une même identification à l'identité proposée par (attribuée à) leur unité d'habitation commune, telle que se donne à lire (et se construit) cette identité dans les significations attribuées au bâti (pelouses « anglaises », maisons de style « américain », ou marquées d'une innovation architecturale ou de décor quelconque disant sa différence d'avec le pavillon traditionnel des anciennes banlieues) et les conduites de chacun telles qu'elles sont perçues par les autres.

Et c'est ce processus de co-identification qui va faire des Nouveaux Villages autre chose qu'un simple découpage urbanistique de l'espace, en produisant des groupes sociaux concrets, dans un réseau de voisinage et sous une logique des relations qui permettent de les penser concrètement, selon leur unité interne.

Ainsi se trouve donc fondée l'approche idiothétique de l'objet définie plus haut. Je me bornerai maintenant à traiter du point abordé dans l'introduction, renvoyant pour le reste à une publication ultérieure.

C'est l'opposition, déjà signalée, de deux appellations, de la « Colline » au « Parc », qui nous introduira à ce qu'il me semble important de noter ici : la prétendue « Colline » de Torny est tout aussi uniformément plane que le prétendu « Parc » ; aucune implantation arbustive ne vient justifier en retour l'appellation du Parc, et le différencier de la Colline.

« Parc » et « Colline » ont bien sûr en commun de connoter des images de nature riante et verdoyante, participant du thème consolateur dont on a déjà dit la prégnance, de l'accès à un mode de vie différent, préservé des nuisances de la ville dont il a pourtant fallu s'éloigner.

La référence au thème est commune à l'ensemble des habitants : les deux termes choisis par le constructeur pour désigner chacune des parties du Nouveau Village de Torny appartiennent donc bien au lexique commun. Et si la différence topographique à laquelle ils renvoient ne correspond à rien de cet ordre dans le paysage, il n'en reste pas moins que « Parc » et « Colline » s'opposent bien cependant sur une autre dimension, sociale celle-là (qui ne sera pas dite comme telle), où la modeste « Colline » sera à l'aristocratique « Parc » ce que sont les maisons en bande de la première aux maisons séparées, « vraiment » individuelles, et plus chères bien sûr, de la seconde.

L'opposition est donc bien dite, mais dans le déplacement d'une dimension (sociale) à une autre (spatiale). Et dans ce déplacement (où la marque de la différence est restée pertinente, quand la dimension s'est perdue) se trouve du même coup reconnue (dans la marque) mais euphémisée (dans l'occultation de la dimension pertinente) la différence des conditions sociales, dont il s'agit mais dont il ne saurait être question ouvertement.

Différence pourtant bien réelle, et crûment désignée comme telle par les enfants habitant côté « Parc », qui pour parler des maisons en bande de la « Colline » font au plus court : « les H.L.M. ». Mais leurs parents nous rapportant ces charmants babillages ne manquent pas de faire savoir qu'ils ne font là que rapporter un discours tiers (pour contribuer aux progrès de la connaissance « scien-

tifique», bien sûr), ni d'avoir le bon goût de le mettre à distance en s'en étonnant.

Si les adultes habitant de l'autre côté (le moins bon) veulent convaincre du bien-fondé de leur prétention à se situer dans la «bonne moyenne» (c'est-à-dire loin des positions les plus extrêmes, mais du bon côté cependant) un enquêteur extérieur dont ils peuvent supposer qu'il a remarqué l'opposition locale des bandes aux maisons séparées, ils prendront le parti de signaler l'opposition eux-mêmes, d'en faire une «petite différence» qu'il suffit d'évoquer dans l'euphémisation immédiate de quelque relation amicale avec l'autre côté (relation qui s'avère d'ailleurs à chaque fois médiatisée par une institution, sportive ou de loisirs).

De cette coupure majeure traversant le Nouveau Village de Torny, on a déjà comme un équivalent à Vélicourt où les ménages n'ont pas encore fini de s'installer au moment de l'enquête, quand tel ouvrier électricien habitant en maison séparée fait part de son émerveillement à découvrir la possibilité d'opérer un partage du territoire commun à son groupe domestique, soulignant la possibilité d'épanouissement de ses enfants, évoquant d'un même mouvement son inquiétude au sujet de l'autre côté (celui des pavillons en bandes qu'il ne nomme pourtant pas comme tels) où il lui semble bien que les enfants, justement, commenceraient à former des «bandes».

Car il n'y a pas loin de ces bandes-là aux «H.L.M.» dont on a voulu s'échapper, aux grands ensembles où l'aristocratie ouvrière subit dans les signes de son aisance relative l'agression des plus démunis.

L'accès à la maison individuelle signifie pour ceux-là qu'on a réussi à sortir d'un espace marqué par le «pôle négatif» dont parle ailleurs Gérard Althabe, et vaut donc pour confirmation de son élection comme «ouvrier» certes (l'identité de classe n'est pas niée, même quand il n'en reste plus guère qu'un repère culturel), mais «méritant», c'est-à-dire entre autres capable d'investir dans l'affirmation d'une condition privilégiée dans sa classe.

Voisiner avec des «ingénieurs» (appartenant donc à une couche sociale supérieure) mais qui n'en ont pas moins des «paies d'ouvriers» (le fait qu'ils habitent dans un ensemble construit par un organisme H.L.M. en témoigne) permet à tel chauffeur-livreur de Vélicourt d'entretenir l'illusion qu'il peut s'assimiler par contiguïté à une couche sociale supérieure quant à sa place dans les rapports de production, mais non trop éloignée en termes de revenus. Si la distance était trop grande, il n'y aurait pas en effet possibilité d'illusion. Je tiens toutefois qu'il s'agit bien d'une illusion, car du côté des «ingénieurs» (plus jeunes en général, et dont cet habitat n'est qu'un premier moment dans la constitution d'un patrimoine alors qu'il est le dernier terme envisageable pour l'aristocratie ouvrière), apparaît le souci constant de tenir les autres à distance, fût-ce quelquefois sous un discours d'allure gauchiste où les premiers ne font pourtant que constituer l'objet (pur objet) de leurs activités pédagogiques, de loisirs, ou même d'innovation sociale (invention de réseaux d'achat échappant aux circuits de distribution capitalistes, par exemple).

À ceux-là il importera, pour réparer la blessure narcissique de n'avoir pu habiter «Place Dauphine» ou «Neuilly», de se démarquer au maximum de l'image du pavillon de banlieue traditionnel, où la volaille et le potager viennent compléter l'apport d'un salaire trop mesquin. On insistera à Torny sur les pelouses «anglaises» ou le style «américain» des maisons, tandis qu'à Vélicourt on renverra à l'effort (très réel) d'innovation architecturale pour pouvoir affirmer «qu'on s'en fout» d'habiter un village H.L.M., quand tout dans l'entretien dit pourtant le contraire.

L'identité sociale fragilisée par la rupture avec les espaces anciens (ou en tout cas socialement nommés) où l'on avait vécu jusque-là, comme par la mise à distance de l'univers du travail, et de la ville en général où l'on avait ses points de repère, se conforte à l'idée d'arriver avec d'autres en ce lieu, nouveau et vide apparemment, où tout semble être à inventer sur une nouvelle frontière.

Un processus de remaniement des identités s'instaure alors dans cette dynamique de production en commun d'un nouveau «mode de vie», dans la relation aux êtres et aux choses; une autre temporalité de la vie quotidienne émerge. Construire ainsi sa propre identité dans la relation dynamique à ceux qui participent du même mouvement impliquera, comme nous l'avons vu, que cette identité s'invente dans une co-identification. On en tolérera d'autant moins le moindre écart individuel par rapport à l'image idéale que l'on attend de se voir renvoyer par le groupe ainsi constitué.

Les différences internes seront euphémisées autant qu'il se pourra. Mais qu'un seul ait le «mauvais goût» de se laisser aller à planter la salade qui lui paraîtrait savoureuse ou le pied de persil dont tous rêvent en secret (minimisant du même coup la distance avec le «pôle négatif» du pavillon de banlieue que le groupe impose à chacun, bien au contraire, de maximiser) et l'on commencera à lui faire sentir, dans les petites remarques de la vie quotidienne, qu'il déroge là à la règle

commune, où il s'est pris avec les autres. Si rien n'y fait, c'est l'ensemble des habitants, constitués en syndicat des co-propriétaires, qui se retournera alors contre le fautif, l'assignant en justice pour lui faire respecter le cahier des charges établi par le constructeur, que chacun trouvera contraignant quelque part pour son propre compte mais sera toujours prêt à faire respecter par autrui, tant il est vrai que seul ce texte peut faire fonction de charte fondatrice, et de garantie que son propre patrimoine (symbolique et marchand) sera préservé de la dévaluation que lui ferait subir le retour du pavillonnaire interdit.

Le Nouveau Village fonctionne ainsi comme un lieu de mise à la norme, où le projet de promotion sociale qu'une idéologie « démocratique » impose comme idéal se trouve rabattu de l'espace du travail sur celui des consommations domestiques, où les réseaux de voisinage suffiront à veiller qu'il en va pour le mieux, pour le bénéfice apparent de tous.

Telles sont bien quelques-unes des conséquences proprement politiques de ce nouveau type d'habitat.

NOTES

1. Données numériques publiées en annexe au Rapport Mayoux (ministère de l'Équipement) sur l'habitat individuel péri-urbain.

2. Encore qu'il n'y ait sans doute pas de nomination innocente, je veux dire sans effet symbolique sur l'imaginaire, et donc dans le réel.

3. Guide immobilier d'environ 250 pages paraissant deux fois par mois, constitué pour l'essentiel de petites annonces.

4. À une exception près toutefois (sur 150 personnes interrogées) : celle d'un dirigeant de société qui voulait en effet s'établir à distance de la ville, et avait d'abord élu domicile dans un bourg traditionnel de la région, mais où il n'avait jamais réussi à s'intégrer au groupe de notables locaux (notaire, médecins, avocats, etc.) qui lui préexistait et lui restait fermé. Il est le seul que nous ayons rencontré à avoir effectivement choisi d'habiter en Nouveau Village (et ceci dans l'idée de pouvoir s'y faire facilement des amis).

5. Lue d'Amérique, cette analyse sera peut-être perçue comme l'expression d'un préjugé d'intellectuel vivant en ville et méprisant, ou croyant mépriser, la jouissance immédiate de la marchandise et des signes les plus accessibles d'une certaine « réussite ». Peut-être y a-t-il en effet de cela. Nul n'échappe à ses « pré-notions », pour reprendre le vieux mot de Durkheim. L'important est toutefois que celles-ci ne viennent pas aveugler le regard de l'observateur, mais si elles l'aiguisent, tant mieux. Faire la *preuve* de ce que j'avance ici exigerait que je produise les matériaux sur lesquels je m'appuie : les lapsus, les silences incongrus qui viennent briser le discours, la dénégation de ce qui n'a pas été dit mais dont le contenu commençait d'affleurer à la conscience de l'interviewé, etc. En un mot : tout ce que la psychanalyse a nommé *mécanismes de défense*, et dont la manifestation se déploie tout au long de *la relation de celui qui parle à celui qui l'écoute*, dans le cadre d'un entretien non dirigé suffisamment long.

Sans doute n'est-il pas habituel de prêter *autant* d'attention à ce qui se *dénie* qu'à ce qui se *dit*. Et pourtant, tout mécanisme de défense est l'indice de deux choses : du *désir censuré, autre* que celui qui s'affiche en clair (de quel droit négliger alors une partie de l'information en n'en tenant pas compte ?), et de la *censure* qui l'opère : laquelle peut renvoyer à des effets de légitimité sociale (idéologie) et/ou aux compromis personnels que chacun d'entre nous est bien obligé de ménager dans son économie libidinale. L'important est peut-être alors de ressaisir *le tout de l'information* : le désir reconnu dans le discours de surface, son envers qui affleure ici ou là (quand il affleure), la censure de cet envers (pourquoi ? comment ?), et le rapport de chacune de ces trois dimensions aux deux autres.

Pour une discussion plus approfondie de ces questions, je ne peux malheureusement que renvoyer à mon rapport de fin d'étude (Siran J.L., Les Nouveaux Villages, Centre Scientifique et Technique du Bâtiment, Paris, 1978 et 1980).

6. On reprend ici un concept construit par Guy Palmade pour rendre compte des interactions dynamiques structurant l'évolution de cette autre sorte de diligence que constituent les groupes de diagnostic.